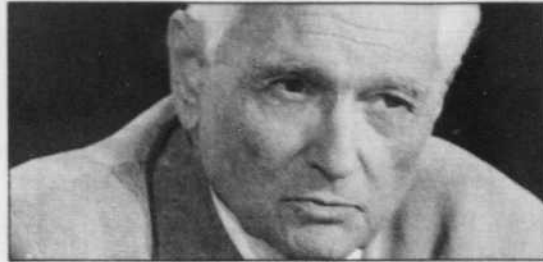
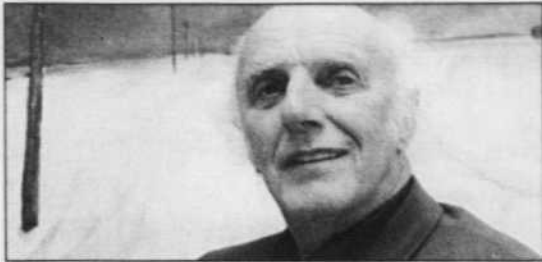


LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISEUn nouveau recueil de
Gilles Vigneault

Page F 2



ENTRETIEN

Jacques Derrida et
l'expérience de la langue

Page F 5

LIVRES

CAHIER
F

CAROLINE MONTPETIT

Celles qui restent ont survécu à mille inventions, d'Internet à la vidéo maison. Elles subsistent grâce à des calculs serrés, à des fins de mois étroites, et comptent sur une poignée de clients fidèles. Elles demeurent assez rares, ces librairies indépendantes qui ont pignon sur rue au Québec. On les fréquente pour leur proximité, leur personnalité, leurs goûts, leurs choix. Elles attirent les intellectuels comme les enfants, plus de femmes que d'hommes. Et une ville comme Montréal ne serait pas la même sans ces gens qui les tiennent, qui aiment les livres et les lisent.

Les heureux qui vivent près de la rue Saint-Viateur, dans le Mile End, côtoient la petite librairie L'Écume des jours, où l'on célèbre avec passion les littératures étrangères et où l'on garde toute l'œuvre de certains auteurs fétiches. La Librairie Zone libre, qui tient boutique depuis près de 25 ans, rue Sainte-Catherine, aux portes du cégep du Vieux-Montréal et de l'UQAM, accueille année après année la marge gauchissante et autres mordus de philosophie et de sciences humaines générales. Quant à la Librairie du Square, rue Saint-Denis, elle est devenue une institution presque au même titre que le carré Saint-Louis, qu'elle longe. Et bien plus au nord, chez Monet, libraire qui vient de rénover ses vastes locaux du centre commercial Normandie, rue Salaberry, on retrouvera des abonnés du livre jeunesse ou de la bande dessinée.

Pour les habitués, la librairie est à la fois un salon et une chapelle, un endroit pour côtoyer des gens et des auteurs, pour être à la fois seul et entouré. C'est aussi un endroit pour flâner.

Pour survivre dans la jungle des grandes surfaces, qui peuvent notamment offrir des livres à rabais, une librairie indépendante doit avoir une âme et une personnalité, dit Yvon Lachance, président de l'Association des libraires du Québec et aussi copropriétaire de la Librairie Olivier, qui porte enseigne près de l'Université de Montréal, sur le chemin de la Côte-des-Neiges, et qui compte aussi une succursale au Musée d'art contemporain.

La Librairie Zone libre, par exemple, est issue d'un groupe de gauche, qui fleurissait dans les années soixante-dix. Fondée par une douzaine de bénévoles, elle s'est depuis transformée en une librairie générale et relève désormais d'une seule propriétaire, Mireille Frenette.

«La librairie demeure de gauche, très près des gens qui ont une certaine conscience sociale, mais elle est devenue une librairie générale. On fait des choix et on est plus près des sciences humaines. On vend des livres universitaires et moins de

livres jeunesse, même si j'en tiens quelques-uns parce que je suis mère moi-même», explique Mireille Frenette. Le monde étudiant, avec ses rentrées agitées et sa curiosité intellectuelle, est évidemment une clientèle cible pour cette librairie située avec bonheur en plein quartier latin. Mais celle-ci ne pourrait pas survivre, soutient Mme Frenette, sans la loi sur l'agrément, qui oblige les institutions gouvernementales ainsi que les bibliothèques municipales à s'approvisionner dans les librairies agréées du Québec.

Pour maintenir le cap, les libraires doivent aussi accepter de vivre avec des taux de profit très faibles. Selon Denis Lebrun, propriétaire des librairies Pantoute, à Québec, la marge de profit moyenne de ces commerces est de moins de 1%. Ces taux de profit peu élevés sont aussi ce qui démarque les librairies de fonds des grandes surfaces, qui surfent sur les best-sellers et chez qui on ne trouvera jamais l'ouvrage peu sollicité, mais rare, qui fera du simple acheteur un lecteur avisé.

«Les librairies de fonds, ce sont celles qui tiennent des livres qui se vendent moins rapidement. Les grandes chaînes ont des critères de rentabilité très élevés, elles doivent tenir des livres qui sortent vite, poursuit Yvon Lachance. Nous, on accepte des livres qui sortent en plus petit nombre. On juge que cela fait partie de notre métier de libraire.»

Et tous ces titres, il faut les insérer dans le système informatique, les classer et surtout les placer sur les tablettes des librairies, pour lesquelles l'espace est un casse-tête permanent. Alors que certaines grandes surfaces vendent plus d'exemplaires d'un même titre, des libraires indépendants vont préférer offrir plus de titres à leur clientèle.

L'industrie, on le sait, a connu ses alertes rouges. Il y a quelques années, par exemple, les librairies avaient connu des fermetures massives, de Montréal à la Côte-Nord, de Laval à la Montérégie. L'an dernier, encore, les librairies Contes de Perreault, à Joliette, Tohu Bohu, à Saint-Jean-sur-Richelieu, Abya Yala, à Montréal, ont fermé leurs portes. Et c'est sans parler de la fermeture de la Librairie Hermès, à Outremont, et de l'Androgyne, boulevard Saint-Laurent. Peut-être plus encore en région, c'est une lumière sur le monde qui s'éteint, un milieu culturel qui disparaît avec la retraite d'un libraire. Depuis l'an 2000, l'hémorragie s'était atténuée et la situation des librairies s'était stabilisée. Mais il y a environ un an, les libraires ont aussi haussé le ton lorsque le gouvernement libéral a annoncé des compressions dans les programmes qui ont permis aux librairies, au cours des dernières années, de s'informatiser et de rénover leurs locaux.

VOIR PAGE F 2 : LIBRAIRIES

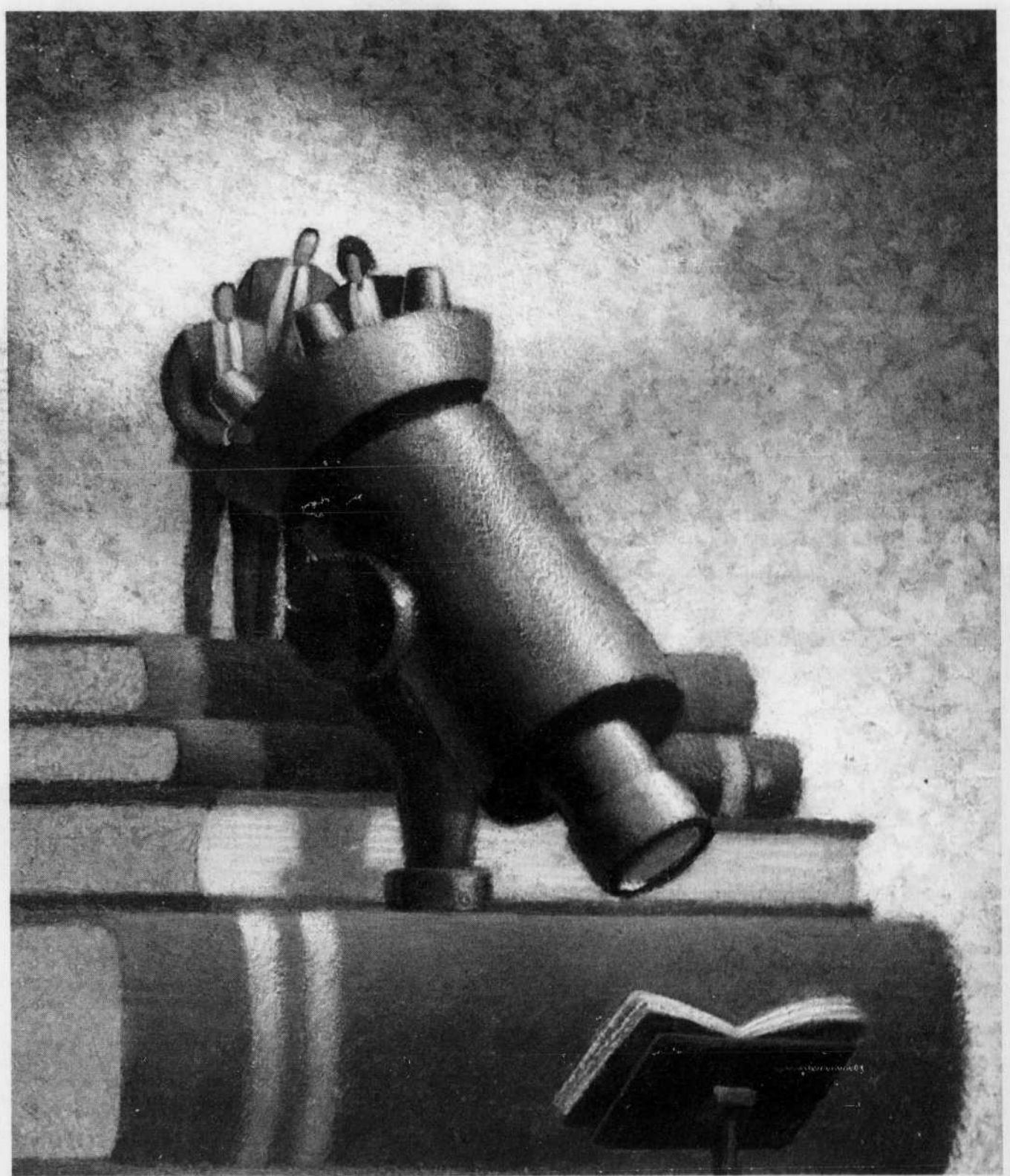


IMAGE.COM

La vie fragile des librairies

indépendantes

LIVRES

EN APARTÉ

Au pays de Vigneault

Au petit matin, la route qui va depuis Sept-Îles jusqu'à Natashquan ressemble à un long fil qui court et serpente en se mirant, de temps à autre, dans un fleuve aussi grand que la mer. Balayée par le vent de la taïga, cette terre de granite se dépose en fine poussière sur un macadam qui, sous le soleil du jour nouveau, apparaît rose. «C'est la muscovite qui donne cet aspect à la route», précise le citoyen le plus célèbre de la région, Gilles Vigneault.

De retour à Montréal en cette fin d'été, prêt à partir pour un autre tour de chant en France, le poète lance dans quelques jours un nouveau recueil constitué de textes aux genres multiples: poèmes, chansons, contes, pages de journal, aphorismes, bref autant de formes littéraires qu'il habite depuis toujours sans jamais se laisser contraindre par elles. Son nouveau livre s'intitule *Les Chemins de pieds*, un titre qui fait référence à ces routes piétonnes du pays de son enfance qui couraient entre jardins et maisons, allant de-ci de-là, prenant souvent l'errance des pas comme seule géographie humaine possible.

Depuis des années, Vigneault est son propre éditeur à l'enseigne des Éditions de l'Arc. Pour ses premiers recueils, l'imprimeur et syndicaliste Michel Chartrand composait ses livres dans son atelier. «C'étaient alors des livres reliés en cahiers, composés au plomb. Un travail d'une grande précision et d'une grande beauté. Michel m'a encore téléphoné avant-hier. On a parlé du nouveau livre. Nous sommes restés très proches.» Le métier d'éditeur a changé, pour le meilleur et pour le pire. Vigneault avoue qu'il aurait aimé, depuis longtemps, pouvoir le mieux pratiquer. «C'est un métier formidable, mais je n'avais jamais le temps pour le faire très bien. Il y avait toujours une chanson à écrire, une tournée à préparer ou à finir. Je n'avais pas le temps pour polir d'autres mots que les miens.» Mais les livres de Vigneault existent tout de même, tous de belle facture, toujours très sobres. «Ce sont des livres à oublier au chalet ou dans l'auto, c'est-à-dire des livres à racheter», s'amuse à expliquer le poète.

À Natashquan, depuis sept ans, un ancien entrepôt du village propose, au milieu d'une reconstitution d'un magasin général, une modeste exposition des œuvres de Vigneault et de sa carrière, depuis ses origines villageoises jusqu'aux triomphes de

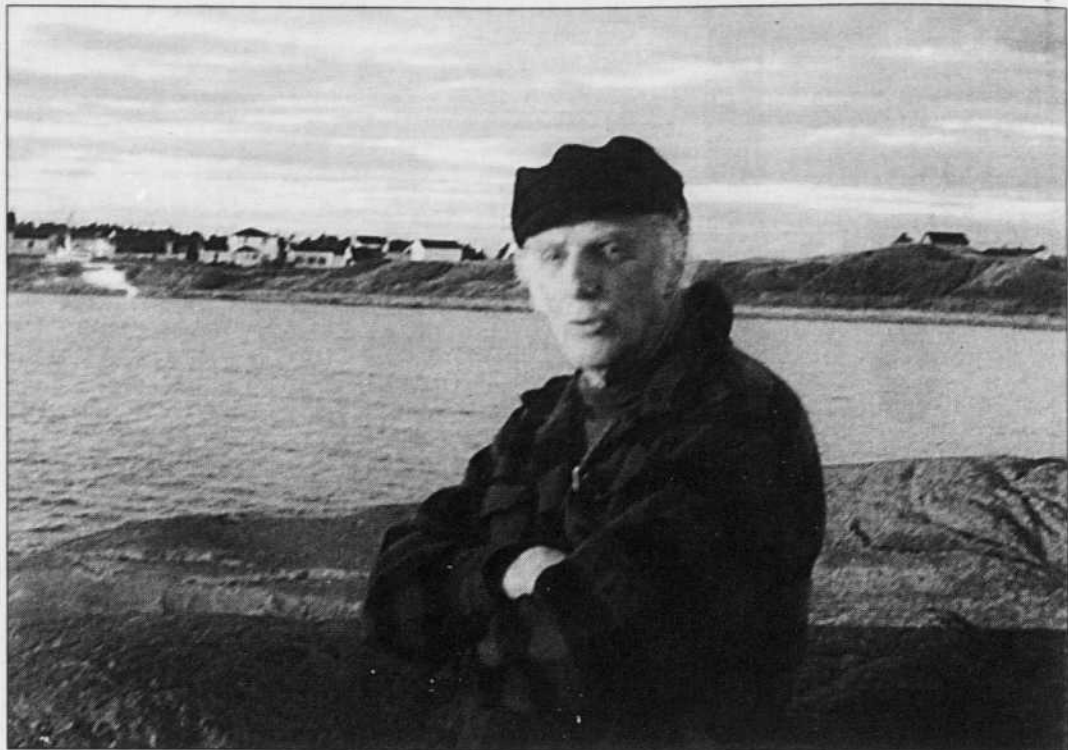
ses spectacles. En 1949 déjà, un condisciple du Séminaire de Rimouski le présente dans le journal étudiant tel qu'il est et qu'il sera: «Il est né par-delà une banquise, au beau milieu des goélands et des loups marins. De bonne heure, il subit l'influence heureuse de sa région et le nord le marquera de son sceau. [...] Gilles connaîtra demain un renom et une popularité monstres.»

Mais cherchez donc, à Natashquan, à mettre la main sur un de ses recueils ou encore sur ses disques! Vous ne trouverez pour ainsi dire rien. Nulle part. D'ailleurs, tous les livres, pas seulement ceux de Vigneault, sont quasi absents du paysage social de cette région.

En fait, comment fait-on pour lire sur la Côte-Nord? Gilles Vigneault n'en sait lui-même trop rien. Il connaît des gens qui lisent, bien sûr. Mais là comme dans d'autres coins du Québec, il reste beaucoup à faire pour que la population puisse avoir accès aux mondes qui sommeillent dans les livres. «À Natashquan, les gens doivent se rendre à Sept-Îles ou à Baie-Comeau pour trouver des librairies», regrette Vigneault. C'est dire qu'il faut, au minimum, rouler quatre heures pour trouver à acheter des livres.

Faute de bibliothèques dans la plupart des villages de la Côte-Nord, cet autre monde qui est aussi le nôtre, aussi bien dire que le livre, là-bas, n'existe pas autrement que comme une fiction. «Imaginez: il n'y a pas même de médecin à Natashquan, alors qu'on paye tout de même des impôts, les mêmes impôts que partout ailleurs. Dans ma vie, j'ai beaucoup parlé de Natashquan afin d'attirer l'attention sur la réalité des limites du Québec. Il reste encore beaucoup à faire pour que tous les Québécois puissent prendre conscience d'eux-mêmes et du pays qu'ils occupent.»

Par le passé, une corporation locale s'occupait



Gilles Vigneault à Natashquan.

SOURCE ARTV

au moins de diffuser l'œuvre de Vigneault en son propre pays de Natashquan. Mais la corporation a dû fermer ses portes. Vigneault lui-même a racheté le bâtiment qui abritait cette corporation pour en faire finalement un chalet... La Côte-Nord, à cet égard, n'est qu'exemplaire d'une réalité sur laquelle on ferme trop facilement les yeux: les livres québécois se trouvent souvent mieux en France et en Belgique que dans nos régions.

Afin que son œuvre ne dérive pas comme du bois de marée, Gilles Vigneault s'est résolu cette année à créer une fondation vouée à la préservation de son travail et de ses fruits. «La fondation offrira notamment des séjours d'écriture à Natashquan et des

bourses pour des étudiants. L'an prochain, si tout va bien, nous lancerons d'abord des sentiers autour du village pour permettre aux visiteurs de découvrir Natashquan, en commençant par ses fameux galets, notre tour Eiffel à nous.» En quelque sorte, Gilles Vigneault souhaite pouvoir conjuguer dès que possible ses vieux «sentiers de pieds» dans une forme adaptée au temps présent du village: l'industrie du tourisme. Plusieurs centaines de milliers de dollars doivent ainsi être consacrés au projet des Sentiers de petit pois.

Natashquan, disait son père Willie, c'est aussi grand que Paris. Et c'est aussi construit près d'une rivière... «Mais c'est plus bâti, concédait-il.»

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Palmarès des ventes
25 au 31 août 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 19 101 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	JC Lattès	24
2	Roman Qc	FOLLE	N. ARCAN	Seuil	14
3	Dictionnaire	PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2005 - 100 ^e anniversaire	COLLECTIF	Larousse	8
4	Sc. fiction	ONIRIA	P. SÉNÉCAL	Alire	2
5	Roman	L'OMBRE DU VENT	C. RUIZ ZAFON	Grasset	15
6	Roman Qc	LES SŒURS DEBLOIS, t. 2 - Émilie	L. T.-D'ESSIAMBRE	Guy Saint-Jean	1
7	Dictionnaire	MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE	M.-É. DE VILLERS	Québec Amérique	55
8	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GAVALDA	Dilettante	6
9	Polar	THE DA VINCI CODE	D. BROWN	Doubleday	74
10	Polar	UNE CHANCE DE TROP	H. COBEN	Belfond	14
11	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES	P. FOGLIA	La Presse	14
12	Polar	CRACKING THE DA VINCI'S CODE	S. COX	Sterling	16
13	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	54
14	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	72
15	Roman	LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT	M. HADDON	Robert Laffont	24
16	Polar	LA CONSPIRATION DES TÉNÉBREUX	T. ROSZAK	le cherche midi	11
17	Santé	LA MISE AU POINT	J. JAY	Santé action	156
18	Biographie	MA VIE	B. CLINTON	Odile Jacob	8
19	Biographie	QUAND IL NE RESTE QUE L'AMOUR...	S. HARVEY	Publistar	3
20	Roman Qc	ÉCHECS AMOUREUX ET AUTRES NIAISERIES	M. SIMARD	Stanké	21
21	Roman	LA PROCHAÎNE FOIS	M. LEVY	Robert Laffont	26
22	Santé	MÉNopause, NUTRITION ET SANTÉ	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	19
23	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	203
24	Biographie	CLAUDE LEVEILLEE, t. 1 - 1932-1961	M.-J. MICHAUD	Art Global	1

Assistez à l'émission
Porte ouverte
Animée par
Raymond Cloutier
en direct de la Succursale Champigny

qui reçoit des auteurs,
des illustrateurs, des comédiens...
Le vendredi 10 septembre
de 20 h à 22 h

Succursale Champigny, 4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

25	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafont	196
26	Essais Qc	CHAMPLAIN	COLLECTIF	Septentrion	3
27	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC	SCARD/LAMOUREUX	Fides	171
28	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	16
29	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX	J. K. ROWLING	Gallimard	39
30	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	262
31	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard	16
32	Polar	LOS ANGELES RIVER	M. CONNELLY	Seuil	12
33	Roman	ÉCOUTE-MOI	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	29
34	Polar	UNE AMITIÉ ABSOLUE	J. LE CARRÉ	Seuil	18
35	Nutrition	LA BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE	EMOND / BRETON	Flammarion Qc	157
36	Roman	PASCALE	F. DE LUCA	Varia	53
37	Dictionnaire	PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE 2004	COLLECTIF	Le Robert	9
38	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'Émeraude, t. 1, t. 2, t. 3 et t. 4	A. ROBILARD	de Mortagne	27
39	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	95
40	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	70
41	Polar	PRIÈRES POUR LA PLUIE	D. LEHANE	Rivages	13
42	Jeunesse Qc	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC)	H. MAJOR	Fides	153
43	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	136
44	Polar	LES MORTS SOLITAIRES	M. MARSHALL	Michel Lafont	4
45	Roman Qc	LES SŒURS DEBLOIS, t. 1 - Charlotte	L. T.-D'ESSIAMBRE	Guy Saint-Jean	46

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
Un réseau de 25 librairies au Québec
www.renaud-bray.com



La Librairie L'Écume des jours, dans le Mile End.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIBRAIRIES

SUITE DE LA PAGE F 1

«Il y a quelques librairies qui nous ont fait savoir qu'elles étaient en difficulté», dit Yvon La-chance, qui espère une intervention du gouvernement dans ce dossier sous peu.

Pour Pierre Monet, qui tient depuis 27 ans la librairie Monet, nouvellement rénovée, boulevard Salaberry, ces compressions ont fait en sorte qu'il a dû emprunter, plu-

tôt que recevoir, l'argent qui a financé les importants travaux qui ont transformé sa librairie en un lieu culturel, où l'on peut désormais, dans un local adjacent, visiter des expositions ou assister à des spectacles. Mais libraire il est et libraire il restera, du moins, on lui souhaite, à lui comme aux autres, pour donner aux livres l'attention qu'ils méritent.

Le Devoir

Liber
«de vive voix»
Françoise Naudillon
Entretiens avec Jean Métellus
Des maux du langage à l'art des mots

200 pages, 23 dollars

BANDE DESSINÉE

La mort de Lucky Luke

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Il ne fume plus depuis longtemps déjà, ce cow-boy qui n'a jamais tué personne, mais sa vie tient en plus de la fumisterie. Lancées en 1946 dans le journal *Spirou*, les aventures de Lucky Luke se vendent encore bien. Tant mieux. Mais fallait-il à tout prix continuer d'ajouter de nouveaux albums sans âme aux anciens? Fallait-il maintenir artificiellement en vie le cow-boy, au risque de tuer complètement sa mémoire?

Gerra et Achdé, l'équipe de tâches à laquelle on doit la nouvelle aventure de Lucky Luke au Québec, n'ont ni le rythme, ni surtout l'esprit qui prédisposait aux aventures originales du héros de Morris et Goscinny. Ils ne semblent jamais vraiment capables d'incarner leur personnage, ni même le monde dans lequel ils prétendent le faire évoluer. Les blagues, poussées à la dizaine, les unes derrière les autres, sont sottes et dépourvues du moindre souffle d'esprit auquel le cow-boy et son monde nous avaient habitués. À l'évidence, les deux tâches ne se contentent que de reproduire à l'à-peu près un personnage qu'ils ne maîtrisent pas.

Dans les albums originaux, le lecteur réussissait toujours à apprendre quelque chose sur l'Amérique à travers le calme olympien du cow-boy solitaire: l'existence de Calamity Jane, de Jesse James, de Buffalo Bill, celle encore des grands chefs amérindiens, le tout plongé dans la caricature d'un monde et de sa folie de conquérir brutalement l'Ouest, par tous les moyens. Désormais, rien de cela. Dans *La Belle Province*, tout au contraire, on navigue sans cesse à la surface d'un présent québécois mal compris, incapable de se projeter plus haut qu'au ras des pâquerettes. L'ensemble est à la mesure de ces Québécois de carnaval qui, sous la plume de Gerra et Achdé, se lancent de la poutine: navrant.

Mais ce n'est pas que pour cela que cet album est franchement



DESSIN ACHDÉ

très mauvais. En fait, l'esprit gamin auquel s'alimentaient les aventures originales, produites à l'époque du déclin des westerns, ne trouve plus autant d'appuis dans notre époque et, à l'évidence, surtout pas dans l'esprit des nouveaux vampires du personnage et de sa fidèle monture.

Le tirage de cet album a beau, comme l'annonce le distributeur, être exceptionnel, on se demande bien pourquoi il faut subir le fait qu'un tel héros de notre enfance soit victime de pareil détournement. Et le pire reste peut-être à venir: le duo Gerra et Achdé travaille, semble-t-il, à un prochain album du cow-boy...

Pourquoi tenir Lucky Luke en vie malgré lui? Le cow-boy solitaire n'était pas attaché à l'argent, mais ses parents putatifs semblent l'être beaucoup. Il faut se mettre à leur place: les albums du cow-boy se sont vendus à 250 millions d'exemplaires et ils sont traduits en trente langues, des produits dérivés sont sous licence avec plus de 80 fabricants. On en est venu à se dire qu'abandonner un tel mort, ce serait un crime contre les vivants. Pas sûr.

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
LIVRES D'OCCASION DE QUALITÉ

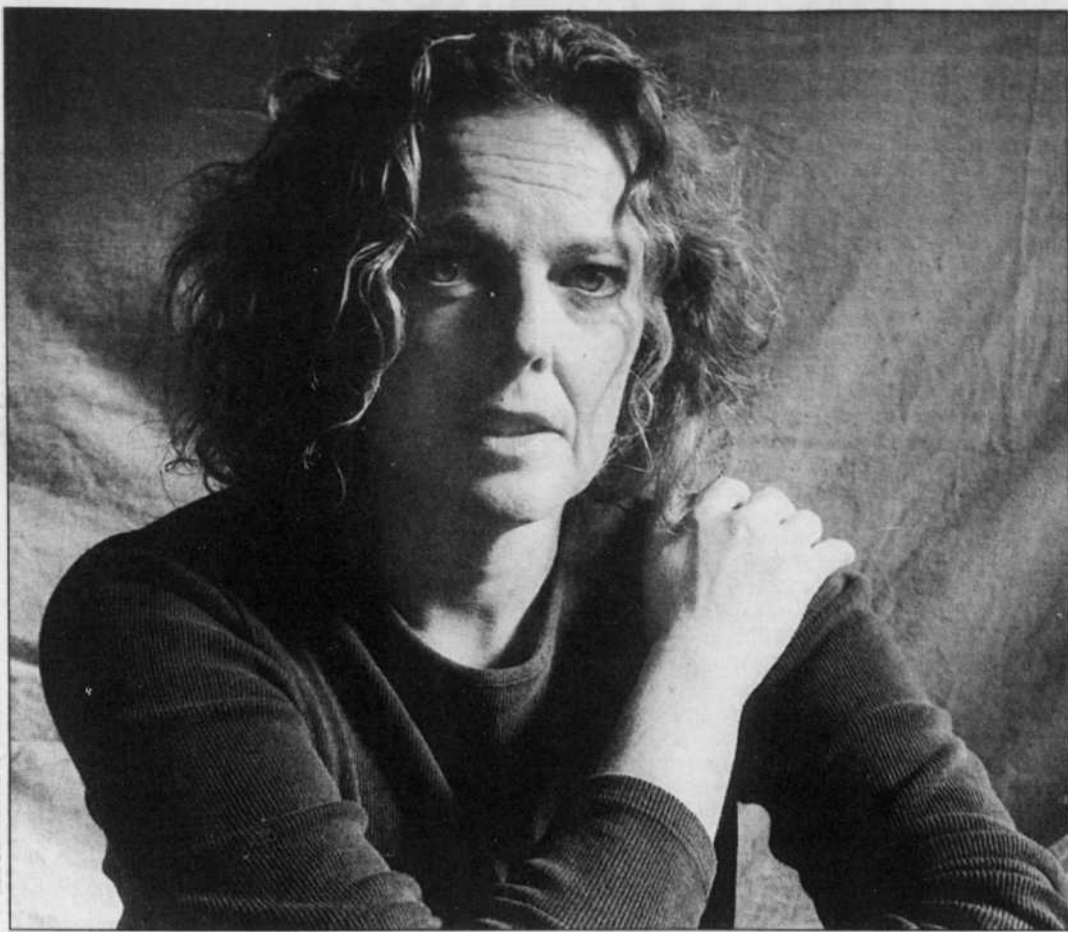
- ◆ Livres d'art et de collections
- ◆ Canadiana
- ◆ Livres anciens et rares
- ◆ Littérature
- ◆ Philosophie
- ◆ Sciences humaines
- ◆ Service de presse

Faites-nous part de vos desiderata
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal), Montréal
514-522-8848 1-888-522-8848
7 jours 7 soirs de 10h00 à 21h00
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS



SOURCE BORÉAL

Dans *Tequila bang bang*, la romancière Germaine Dionne explore les relations mère-fille.

Une «desperado» de l'amour

Germaine Dionne partage depuis 1998 sa vie entre la France et le Québec. Elle a publié sa première nouvelle dans le magazine féministe *La Vie en rose* en 1986. Elle a continué d'écrire pendant une quinzaine d'années. Il y a deux ans, à l'âge de 48 ans, elle a fait paraître un premier ouvrage de fiction, *Le Fils de Jimi*. Un roman coup-de-poing sur les relations mère-fils. *Tequila bang bang* est de la même eau. Cette fois, la romancière explore les relations mère-fille. Poignant, brut et intense, écrit dans un style percutant, *Tequila bang bang* est le roman d'une tragédie familiale. L'écriture, à la fois truculente et mélancolique, violente et subtile, porte des traces de brûlure et des boules de colère. Que recouvre un humour gouailleux.

Un concentré de haine et de rancœur

Traductrice, Emma a vécu vingt-cinq ans à Montréal. Laisant derrière elle des amours fanées, elle est rentrée dans son village natal «*tourné vers la mer*». Elle va souvent s'asseoir au Viking bar, devant deux verres de tequila bang bang (cocktail de tequila, sirop de grenadine, Sprite ou 7-Up), pour passer le temps et se libérer de son passé. Emma est revenue avec un drame dans sa tête.

Larguée par son vieil amant américain, sa mère débarque dans son existence. Leur coexistence forcée ouvre d'anciennes blessures. Un face-à-face s'engage entre Emma et sa mère qui lui a «*pourri la vie*». Engueulades, injectives, sarcasmes, sourires venimeux, insultes grossières se succèdent à un rythme d'enfer: «*Va chier! crie la mère à sa fille. Tu peux crever, j'ai dit*». Un concentré de haine et de rancœur.

Dans une narration éclatée, sans ordre chronologique, la romancière alterne les souvenirs passés et présents d'Emma. Éjectée dès son enfance de la tendresse de sa mère — «*à une certaine époque j'aimais tout d'elle: j'aimais par-dessus tout son sourire même s'il ne m'était jamais destiné*» — Emma réclamera «*toute sa vie sa ration quotidienne d'amour*». Une «desperado de l'amour».

En réalité, Emma est une grande amoureuse. Entre les gueules de bois de sa mère, ses frasques sexuelles — le sexe est pour la mère d'Emma une façon d'affirmer sa liberté — et son lot de claques, Emma se réfugie auprès d'un père aimant, mais qui, las d'être cocufié, abandonne sa femme et Emma le jour de ses huit ans.

L'action du roman progresse rapidement. Dans un enchevêtrement de voix (monologues intérieurs), les habitants du village viennent éclairer des pans entiers de la famille dysfonctionnelle. Manon, la meilleure amie d'Emma, dit qu'elle s'acharne tellement à ne pas vouloir ressembler à sa mère «*que bientôt elle ne ressemblera plus à rien*». Nono, qui a souvent gardé Emma, esquisse le portrait d'une enfant triste et renfrognée. Il raconte que, un jour alors qu'il caressait son vieux chien, Emma sortit de son silence et le supplia d'une voix étranglée: «*Fais-moi*



Suzanne Giguère

comme à ton chien». Elle avait ensuite sauté en bas de son lit, poussé gentiment Coconut et posé sa tête sur ma cuisse tout en se recroquevillant sur elle-même.»

Une langue très sûre

Parallèlement à la relation mère-fille explosive, la romancière décrit les démêlés tragiques des habitants du village dans des portraits criants de vérité: Georges, l'obsédé sexuel, Nono, «*un ravi de naissance!*», lequel s'est mis en tête d'écrire ses mémoires «*depuis qu'il s'est découvert des talents de plumitif*», Thierry, le propriétaire français du bar qui n'arrive pas à «*approcher une meuf dans ce pays*», le conseiller municipal, «*ripou, raciste, retors et vénal*».

Même si la sexualité côtoie la violence la plus crue et que le village reste enfermé dans ses histoires «*de chasse, de pêche et de cul*», qu'il s'enroule dans ses outrances et ses blessures, ses désirs inassouvis et ses désillusions, le roman apparaît souvent jubilatoire. Chaque page du roman est une goulée de vie. De plus, Germaine Dionne a un sens de l'image qui appartient d'ordinaire au seul cinéma: la scène où la mère d'Emma assoit sa petite sur sa valise pour la fermer, cette autre où Georges, le «*gros dégueulasse*», accroche Samuel, «*l'universitaire donneur de leçons*», aux bois d'une tête d'original empaillée dans le bar, ou encore celle, inoubliable, de la mère abandonnée sur la plage dans son fauteuil roulant, à marée montante.

La romancière à la plume acérée pratique aussi l'art de la rupture. Après la découverte de la mère d'Emma à demi submergée, presque mourante, Emma déclare: «*On a roulé en silence, comme une petite famille un peu alanguie qui rentre de la plage un soir d'été*». On pense au roman théâtral de Tchekhov, *Les Estivants*.

Malgré quelques imperfections — une finale abrupte et expéditive — et grâce à des dialogues punchés, à une langue très sûre qui va à l'essentiel, et à une écriture enlevée, *Tequila bang bang* témoigne d'un style en pleine affirmation. Un roman d'une vérité et d'une émotion dont Germaine Dionne seule semble avoir le secret.

TEQUILA BANG BANG

Germaine Dionne
Boréal
Montréal, 2004, 136 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une enfance à l'eau d'érable

Un premier roman maîtrisé et prometteur
d'Eric Dupont

CHRISTIAN DESMEULES

Coincée dans la vallée de la Matapédia, au cœur de la Gaspésie, la petite ville d'Amqui devient, sous la plume alerte d'Eric Dupont, un territoire fantastique, un plateau transylvanien, le royaume sans limites d'une enfance dorée. Un autre paradis perdu ramené à la surface du souvenir à coups de délire verbal et d'invention sensible.

1971. Aux prises avec un bébé impossible à rassasier, une mère désespérée et un peu coupable ajoute un filet de sirop d'érable au mélange lait-Pablum qui coule de la bouteille du nourrisson... Et d'un seul coup, c'est la révélation: «*C'est Chartres, ce sont les Alpes, c'est Bernadette Soubirous dansant la samba, ce sont Bhopal et Tchernobyl, la conquête du pôle, les petits chanteurs de Vienne sur l'ecstasy, le Requiem de Mozart en quadruphonie...*» C'est l'heure zéro. Sans le savoir, sa mère vient de créer un monstre, une dent creuse, une éponge à sucre avide de plaisir.

À l'âge tendre de dix mois, face à la toute première de ses dépendances, notre héros en arrive déjà à une inévitable conclusion: «*Primo: seul le sucre rend l'existence supportable. Secundo: les gens se divisent en deux groupes, ceux qui vous donnent du sucre et ceux qui vous le refusent. Tertio: ce dernier groupe inclut une faction très inquiétante, ceux qui vous enlèveront le sucre.*» Multiplier à tout prix les sources de sucre (voisins, voisines), jouer les uns contre les autres, manipuler à volonté: tout devient dès lors permis afin de nourrir sa dépendance. Le roman est un témoignage de la défaite des «voleurs de sucre» et une mise en garde édifiante à l'intention des générations futures.

Un jour, le petit Eric découvre qu'il est possible d'échanger des bouteilles vides contre des bonbons au coin de la rue: «*Cette nouvelle a eu sur moi l'effet de la découverte de la pénicilline dans un bordel parisien*». La «roulotte aux bonbons» devient alors le centre du monde. L'alpha et l'oméga de ce territoire réduit de l'enfance — tout à la mesure de ses petits pieds. Entre les cures de désintoxication et les régimes à haute teneur en légumes, le petit Eric et sa sœur arperont sans répit et avec sérieux leur royaume sucré, au gré d'expéditions punitives contre les «voleurs de sucre», de mauvais coups variés et de petites vengeances. Découvrant un jour que les légumes viennent de chez la voisine (qui cultive un potager leur semblant immense), ils se livreront à un saccage en règle qui leur vaudra quelques privations...

Puis, à quatre ans, c'est le grand dérangement, la vie qui nous happe. L'éclatement du territoire de

l'enfance que l'on croyait sans limites — alors qu'au bout de la rue seulement commence un autre monde. Alors que c'est pour la plupart d'entre nous le début des véritables souvenirs, ce déménagement sonne pour le petit Eric la fin de la première enfance. «*C'est ainsi que l'enfance est un âge d'or. On vous craint, on vous ménage, on enfle des gants blancs. Ensuite, les choses se gâtent.*» Comme les dents.

Né en 1970 en Gaspésie, comme son narrateur, l'auteur est enseignant et traducteur. Il vit aujourd'hui à Montréal. Une intelligence affinée, un humour permanent et féroce, une voix distincte: Eric Dupont nous montre, avec une première œuvre réussie, qu'il possède l'essentiel afin d'exister et de se faire remarquer. Mais avec toutefois quelque chose d'accessoire, par le thème et le traitement délibérément ludique, qui nous laisse quelque peu sur notre faim — comme le font desserts, sucreries et autres bonbons. Mais assurément prometteur.

VOLEURS DE SUCRE

Eric Dupont
Marchand de feuilles
Montréal, 2004, 166 pages



Eric Dupont

MATHIEU TELLIER

Danielle Dubé

En 1970, pendant que le Québec est secoué par la Crise d'octobre, un jeune couple de Québécois séjourne dans une petite ville de l'Espagne qui vit les dernières années de la dictature franquiste. Un roman actuel, sensuel et fascinant qui évoque une jeunesse rêvant d'un monde différent. *Les olives noires* a valu à son auteur le prix Robert-Cliche 1984.

TYPO
www.edtypo.com

Les olives noires

QUÉBEC AMÉRIQUE félicite ses auteurs

ÉCHOS

Un légendaire accident

C'était un voyage fabuleux, qui a fait couler beaucoup de sang et d'encre. C'est le voyage de Christophe Colomb que Robert Finley décrit dans *Les Indes accidentelles*, qui vient d'être traduit en français par Ivan Steenhout, aux éditions de la Pleine Lune. Une occasion de revivre avec Colomb les errances d'une boussole, comme le passage des dorades ou des albatros. *Les Indes accidentelles* a gagné le Cunard First Book Award en 2001. — *Le Devoir*

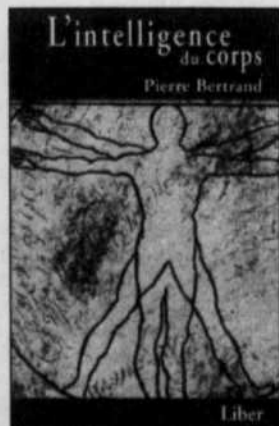
Américanisms

Jacques Laurin, ancien éditeur des Éditions de l'Homme, est d'abord un linguiste. On ne compte plus ses efforts pour nous aider à trouver le mot juste et à nous exprimer convenablement. Il vient de faire paraître, aux Éditions de l'Homme, bien sûr, *Les Américanisms*, un recueil d'expressions fautiveuses — de purs calques de l'anglais — utilisées dans la langue courante. En plus d'enseigner, Jacques Laurin agit désormais à titre de conseiller en matière linguistique auprès des journalistes de Radio-Canada. — *Le Devoir*

Liber

Pierre Bertrand

L'intelligence du corps



246 pages, 23 dollars



Marie-Francine Hébert
Le ciel tombe à côté

Marie-Francine Hébert

Le Ciel tombe à côté

Sceau d'or
Prix du livre M. Christie



Gilles Tibo
Les chiffres du Petit Bonhomme

Gilles Tibo
Les chiffres du Petit Bonhomme

Sceau d'argent
Prix du livre M. Christie



Anique Poitras
La Chute du corbeau

Anique Poitras
La Chute du corbeau

Sceau d'argent
Prix du livre M. Christie

LITTÉRATURE

Pour l'amour, j'ai une fille à Munich

« **T**ous les grands mouvements que l'histoire a enregistrés ont dû beaucoup plus aux orateurs qu'aux écrivains. »

La phrase est d'un certain Adolf Hitler... Et mouvement de l'histoire, donc, il y a eu. Pour ma part, je me suis toujours méfié des orateurs, et ce n'est jamais sans trouble que je vois, dans les films d'archives, le jeune Bourgault des années 60 éclater en accents quasi musolinis. Incarner le Verbe: vieux fantasme érotique cher aux esprits frustes et à la masse. « Je me souviens, non sans un petit pincement au cœur, de cette foule compacte qui me demandait, ni plus ou moins, de la violer et de lui faire le coup du hold-up mental avec violence. » Ainsi s'exprime Pierre X. Magnan, tribun indépendantiste et alter ego révolutionnaire d'Hubert Aquin, dans *Trou de mémoire*. Les Québécois allaient ultimement préférer suivre le René Lévesque presque aphasique d'un soir de mai. Aujourd'hui, la tendance semble bien amorcée: petits mots et sorties signés Parizeau, citations latines de Landry, élégante aisance d'un Boisclair, aux allures de cassette débobinée; rien de tout cela ne saurait rivaliser, sur le plan rhétorique, avec la vaste importance érigée en système unique à Ottawa. Sous l'empire des rédacteurs de discours qui travaillent à la moulquette, l'éloquence politique aura bientôt rejoint le folklore aux côtés des lutteurs de foire et des têtes à Papineau. C'est peut-être un mal pour un bien.

◆ ◆ ◆
Quel Hitler pouvait donc séduire ces dames? Celui du magnétisme à usage collectif, capable de réduire 200 000 personnes à un seul et même animal? Ou bien l'Hitler privé... « aimable, distingué et secourable », selon les mots d'une dame qui l'a bien connu. Elle s'appelait Winnifred Wagner et était la belle-fille du compositeur. À l'image de ce qu'une obscure nièce de Nietzsche accomplit pour l'œuvre du philosophe, elle mit les opéras du maître et le prestigieux festival de Bayreuth, dont elle tenait les rênes, au service du racisme d'Etat prôné par le Parti nazi. Hitler privé, Hitler public? Jusqu'à sa mort, Winnifred allait persister dans son refus de



Louis Hamelin

confondre les deux. Interrogée en 1975 sur les crimes monstrueux de *l'oncle Loup*, elle rétorquera, avec un mélange d'inconscience et de superbe à couper le souffle: « Je les regrette profondément. Mais pour moi, dans ma relation personnelle, cela ne fait aucune différence. » Et l'Hitler antisémite? Le fou criminel? « Je ne le connais pas sous cet angle... », continuait-elle d'insister plus de 30 ans après les faits. L'équivalent intime du « nous ne savions pas... » des procès de Nuremberg...

De fait, et c'est l'une des démonstrations qui font l'intérêt du livre de Guido Knopp, *Les Femmes d'Hitler*, cette « vie privée » du Führer ne fut possible qu'au prix d'un rigoureux cloisonnement des sphères politique et personnelle. Les fréquentations de l'aigle survolaient l'histoire, à l'abri des rumeurs et des catastrophes, des horreurs et autres « pleurnicheries sentimentales ». On n'exterminait pas six millions de juifs et de Tsiganes sans attendre à cette apparente perfection schizophrénique dans l'abstraction.

L'idée même d'une vie de couple hitlérienne relève du tabou. La nécrophilie aurait dû être la vraie passion du dictateur, qui voua toute sa vie à un culte morbide à la nièce adolescente dont il avait causé le suicide. Eva Braun, simple commodité sexuelle (« pour ça, j'ai une fille à Munich... »), fut forcée d'en prendre son parti et de jouer les moins-que-rien auprès de celui qui affirmait avoir épousé l'Allemagne, jusqu'à ce que, en un geste de tardive humanité, le monstre lui permette d'assouvir *in extremis* son désir de respectabilité: sous les bombes soviétiques, la maîtresse maudite devint

Mme Hitler, puis les tourtereaux partirent en lune de cyanure sous une pluie de confettis de plâtre.

D'autres femmes devaient ensuite, dénazification oblige, se défendre d'avoir « couché avec Hitler ». Le cas de la cinéaste Leni Riefenstahl est le plus connu. Tombée sous le charme du moustachu, la réalisatrice des *Dieux du stade* et de ces grandes messes pavoisées de croix gammées qui furent les fleurons filmés de la propagande nazie devait passer le reste de sa vie à tenter de prendre ses distances... Elle vécut, comme l'écrivit un journaliste du *Spiegel* en 1987, en « épouse du Führer sans relations sexuelles », ce qui semble avoir été le statut le plus enviable auquel pouvait aspirer une femme ayant succombé à l'aura de l'ex-petit caporal autrichien et peintre de cartes postales devenu hypnotiseur de foules. En fait, et pour autant qu'on sache, Hitler est bien loin d'avoir consommé chacune des relations féminines décrites dans le livre.

Les relations du Führer avec ses « flammes » semblent avoir été guidées davantage par la nécessité de mettre en scène la gloire du Reich que par l'arsenal des pulsions ordinaires. Ainsi, la véritable première dame du régime sera Magda Goebbels, l'Arjenne au parfait pedigree, incarnation des vertus germaniques que le futur chancelier, fidèle à son vœu de célibat, donne en mariage à son libidineux ministre de la Propagande pour servir de famille idéale de façade au gouvernement de fer qu'il s'apprete à instaurer. Mère pondueuse de talent, fidèle du bunker jusqu'au bout, elle suicidera ses six enfants avant de s'administrer sa propre dose. Quant à Leni Riefenstahl, la plus proche équivalent d'une déclaration d'amour auquel elle aura eu droit (s'il faut l'en croire) ressemblait à: « Une fois que nous serons arrivés au pouvoir, il faudra que vous réalisiez mes films. »

Un point commun unissait ces « conquêtes »: elles prétendaient tout ignorer de la politique. Encore mieux, deux d'entre elles se comportèrent comme si nazifier l'œuvre de Wagner et esthétiser les délires de puissance de la machine national-socialiste relevaient de la simple intention artistique. Mais la sixième fem-



Marlene Dietrich en 1935.

me d'Hitler que nous présente Knopp est différente. Marlene Dietrich, au faite de sa gloire, fut courtisée avec insistance par Hitler et Goebbels, qui rêvaient de la sortir d'Hollywood. Berlin fit des pieds et des mains pour atteler cette somptueuse paire de jambes au chariot de la suprématie teutonne. On demanda à Dietrich pourquoi elle s'était refusée. Celle qui, au cours de son existence, avait accueilli d'innombrables hommes et femmes dans son lit répondit par décence.

LES FEMMES D'HITLER

Guido Knopp
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni
Payot
Paris, 2004, 367 pages

ÉCHOS

Contes fous et cocasses

C'était un ami intime de Gaston Mi-
roh, avec qui il a entretenu une cor-
respondance soutenue, et aussi du
poète-peintre Roland Giguère. Né
en France, mais arrivé au Québec
en 1953, il a fait dans la galerie d'art
comme dans l'animation littéraire.
Claude Haefelly publie cette année
de jolis contes cocasses, bouffons,
innocents, un peu fous, bref, pleins
de fraîcheur, aux Éditions du 42^e
parallèle, sous le titre: *Le Petit
Théâtre de Minuit Jules*. Les illustra-
tions sont de l'auteur. — *Le Devoir*

Nouvelles nouvelles

Une nouvelle revue littéraire tri-
mestrielle, consacrée à la nouvelle,
a vu le jour. Et le premier numéro
de *Texé* réunit des plumes recon-
nues. Parmi celles-ci, mentionnons
Jean-François Chassay, François
Barcelo, David Homel. Il y est beau-
coup question de voyages: le Brésil
de Claire Varin, l'Argentine de Da-
nielle Roger, le Mexique d'Edgar
Omar, mais aussi de mouches, de
chats et d'amour. — *Le Devoir*

Avec quoi écrivez-vous?

Une vente aux enchères, organi-
sée par Christie's de Londres, pro-
pose le 7 septembre une impor-
tante collection de stylos plume.
Parmi les plus belles plumes of-
fertes, on trouve une plume japo-
naise Dunhill-Namiki des années
1930 estimée à 2800 \$; une plume
Parker « Empire State » 1951, esti-
mée à 1500 \$; une Mont Blanc di-
plomate de taille supérieure, datée
du début des années 1920, que les
spécialistes estiment à au moins
2500 \$. Aucun stylo Bic dans cette
vente, dont on peut prendre
connaissance en consultant le site
www.christies.com. — *Le Devoir*

POÉSIE

Interminable crépuscule
des dieuxTHIERRY
BISSONNETTE

Je ne fais pas partie de ceux qui
condamnent Pierre Ouellet
comme poète trop cérébral ou qui
s'élèvent contre sa propension à
tabler sur les huit sens de chaque
mot. Car il semble que certains
lecteurs y soient allergiques, ne
voyant dans les sombres poèmes
de Ouellet qu'une religiosité mal
placée ou un obscurantisme pé-
dant. Il faut pourtant un soupçon
de mauvaise foi pour ne pas goû-
ter des titres tels *Consolations*,
Dieu sait quoi et *L'avancée seul*
dans *l'insensé*, tous publiés au No-
roit. Mais Ouellet publie beau-
coup, y allant d'obsessions, de ré-
pétitions, de variations, ce qui, à
l'exemple de l'archer frénétique
d'Aristote, l'expose parfois à dé-
vier quelque peu de sa cible.

Sous plusieurs aspects, le re-
cueil *Zone franche*, *Liber asylum*
semble poursuivre là où *L'avancée*
seul... nous avait laissés: format
carré, vers libres se rapprochant
du verset ou de la continuité d'un
monologue, expression déconcer-
tée mais inventive d'un contem-
porain fantomatique, les poèmes
semblent ruminer sur la distance
entre soi et soi, soi et l'autre. « *J'ai
des absences, parfois. Ce n'est rien:
je m'évanouis. Dans le paysage, loin-
tain. / Ou bien dans le temps. Je
pars. Reviens. / Revenu de tout mais
à quoi? Jamais à moi / ni à person-
ne. Mémoire: bruit fossile du temps.* »

Là où *Zone franche* étonne, c'est
par les couleurs vives de sa couver-
ture et des illustrations intérieures,
montages numériques de Christine
(sic) Palmieri. Sur fond de mer, des
chimères OGM façon Dolly sont
laissées à elles-mêmes sur des ra-
deaux précaires, ainsi que ce locu-
taire toujours entre deux eaux, par-
tagé entre la lumière et la conster-

nation. La cohésion des images et
des poèmes n'est cependant pas
parfaite, laissant une impression
de montage inachevé, où les deux
médiums s'éclairent assez peu mu-
tuellement. Mais peut-être ai-je
manqué la clé de l'énigme.

D'une indéniable fluidité, la pa-
role ouelletienne jouit d'elle-même
et de ses manques, longeant les
« Nuages de Magellan » et les « *Capitales
de nulle part* » tout en maudissant
les dieux qu'elle recherche. On
reconnaît là des effets de voix
maintes fois déployés, des
rythmes où l'élan lyrique se refor-
me sans cesse pour se briser aussitôt.
Par contre, les répétitions so-
nores et lexicales chutent fréquem-
ment dans le procédé, laissant par
moments l'impression d'une édu-
cation par rapport au recueil pré-
cédent: « *Au loin. Au diable [...] une
coquille vide, vidée. [...] pas même
quelqu'un mais quelque chose... /
Pour quelqu'un d'autre, quelque
chose d'autre* », etc. À la longue, cela
devient un peu didactique.

Même si le recueil dans son en-
semble laisse perplexe, il reste que
de nombreuses pages nous rappel-
lent de quoi Pierre Ouellet est ca-
pable, filant les métaphores telle
une araignée baroque, bâtissant
sans relâche les digues d'une stu-
peur bien nôtre: « *On ramène dieu
et ce qui s'ensuit / à moins que zéro:
dans les sous-sols / de l'effondre-
ment, où l'on s'endort / l'un contre
l'autre, pour la première / et la der-
nière fois: corps contre corps [...] cent
dix étages de néant lourd, trois mille
âmes / pour le faire tenir, avant que
l'éternité ne s'écroule.* »

ZONE FRANCHE,
LIBER ASYLUM

Pierre Ouellet
Le Noroit
Montréal, 2004, 73 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Richard Millet
ou l'arrière-pays de la littératureGUYLAINE
MASSOUTRE

Dans ses trois récits brefs,
L'Angéus, *La Chambre d'ivoire*,
L'Écrivain Sirieux, publiés en
poche en 2001, Richard Millet si-
gnifie « une ironique tentative d'au-
tobiographie transposée ». Inspirés
par Louis-René Des Forêts et
consacrés l'un à la musique,
l'autre à la peinture, le troisième à
la littérature, ils posaient le rap-
port de la vie réelle avec son tra-
itement dans l'art. Troublante « im-
posture », écrivait-il, signifiant l'im-
possibilité d'être à la fois un hom-
me et un écrivain.

De 1988, date de *L'Angéus*, à
2001, Millet a habité l'espace
d'une conscience sans cesse
agrandie par la littérature. Cet ap-
profondissement s'inscrit dans
une grande œuvre, sise sur le
haut plateau corrézien de Mille-
vaches, à Siom. Là convergent ori-
gines et fiction.

Après *La Voix d'alto*, un surpre-
nant monologue franco-québécois
qui marquait son entrée chez Gal-
limard, il a publié en 2003 une
somme romanesque, *Ma vie par-
mi les ombres*. La reconnaissance
qui s'ensuit vaut à cet ouvrage,
que peu de critiques ont vraiment
lu, un succès inattendu pour une
entreprise aussi exigeante. Preu-
ve de triomphe d'une littérature
qui sursignifie et rend vains tous
les bavardages.

Dans *Fenêtre au crépuscule* et
dans *Musique secrète*, Millet ravive
le feu de l'énigme: par quel retrait
ou quel rebond une matière de vie
toujours reprise se constitue-t-elle
en matériau éblouissant?

Ouvrir l'intime

Comment de simples phrases
bien balancées peuvent-elles vous
arracher une émotion qui vous
précipite à votre tour dans les
pourquoi et le basculement du
sens? L'affaire dépasse de loin
Siom, le village emblématique. La
question de l'art ressurgit.

Millet y revient, à ce village cé-
lébré comme une épiphanie, à ce
microcosme moribond décrit avec
une générosité qui ne cesse de se
réinventer et de s'opposer à notre
époque désolante. Dans *Fenêtre
au crépuscule*, livre d'entretiens
illustré de photographies, Chantal
Lapeyre-Desmaison l'a accompa-
gné à Viam, le nœud gordien par
où passe le fil de l'œuvre. Les ré-
ponses y ont un aspect granitique,
la fermeté des définitions.

Si l'écrivain s'y laisse conduire
en lecteur de son œuvre, il mène
ses affaires rondement. Au lieu
de verrouiller la lecture, il risque
sa parole à une création littéraire
dialoguée. Il faut sentir la convi-
vialité, l'art de vivre, pour y re-
trouver l'oralité qui presse d'ordi-
naire son écriture. C'est plus
qu'une question de rythme, c'est
la pensée qui s'amplifie à l'inté-
rieur d'une syntaxe forcée. Millet
en parle comme d'une musique
savante. L'écriture s'y dépose à
l'aise; au lecteur complice d'enva-
hir à son tour les champs froids
et terribles de l'inconnu, pour
entendre ce que le verbe porte
de singulier.

L'innomé de soi, d'autrui, du
passé, du lointain, du verbe, du
mystère d'être, de percevoir,



Richard Millet

SOURCE GALLIMARD

d'exister, tel est l'arrière-pays tra-
qué. Pour l'éclairer dans sa fuite,
Millet livre ici ses préférences ar-
tistiques, livres, pièces musicales,
toiles. Une manière mâle, qu'il
qualifie lui-même de « verticale »,
donne le ton. Cette maturité litté-
raire dit assez sa fréquentation
des Blanchot, Deleuze et Bataille,
entre autres. Ceux-ci inspirent
une formulation de soi qui secoue
les étiquettes et place sa vérité au
même rang que le sacré.

Langue et musique

« Comment exister sans être tra-
duit dans la langue de l'Empire et
refusant d'en adopter la langue? »
Des pistes de réflexion croisent
des sujets politiques. De Beyrouth
où il écrit *Musique secrète*, Millet
invoque avec rage une culture dis-
tincte, radicale. Qu'on affirme, dit-
il, l'individualité irréductible, por-
teuse de valeurs millénaires et de
géographie sans frontière! C'est
l'humanité de l'écrivain. Qu'on
cesse de dévoyer, de dévaloriser
ce terme sous celui d'artiste!

La conscience politique, mora-
le, philosophique, amoureuse
même, se donne libre cours.
Qu'on lise et relise Millet. Il ne
ressasse sa matière, toujours plus
vaste puisque, cette fois, il est
question de musique et de musi-
ciens, que pour nous permettre
d'accompagner sa langue pensante
du mouvement d'écoute le plus
juste. Repousser les limites du
réel, du vrai et du possible, sans
quitter le réel n'est-ce pas l'effort

FENÊTRE
AU CRÉPUSCULE
CONVERSATION AVEC CHANTAL
LAPEYRE-DESMAYSON

MUSIQUE SECRÈTE

Richard Millet
Respectivement La Table Ronde
et NRF Gallimard,
Paris, 2004, 187 et 228 pages.

Préparez vos oreilles, le Urbania nouveau est arrivé.

URBANIA

Un magazine fabriqué à Montréal | www.urbania.ca

ESSAIS

Entretien avec Jacques Derrida

« Je suis en guerre contre moi-même »

À 74 ans, Jacques Derrida, philosophe de renommée mondiale, poursuit son chemin de pensée avec une singulière intensité, tout en affrontant la maladie. Dans un long entretien dont *Le Devoir* publie d'importants extraits, il évoque son œuvre, son itinéraire et sa trace.

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN BIRNBAUM

Depuis l'été 2003, votre présence n'a jamais été plus manifeste. Vous avez non seulement signé plusieurs nouveaux ouvrages, mais aussi couru le monde pour participer aux nombreux colloques internationaux organisés autour de votre travail — de Londres à Coimbra en passant par Paris et, ces jours-ci, Rio de Janeiro. On vous aura également consacré un deuxième film (*Derrida*, par Amy Kofman et Kirby Dick, après *D'ailleurs Derrida*, de Safaa Fathy, en 2000) ainsi que plusieurs numéros spéciaux, notamment ceux du *Magazine littéraire* et de la revue *Europe*, ainsi qu'un volume des *Cahiers de L'Herne* particulièrement riche en inédits, dont la parution est attendue à l'automne. Cela fait beaucoup en une seule année, et pourtant, vous ne vous en cachez pas, vous êtes...

... Dites-le donc, assez dangereusement malade, c'est vrai, et à l'épreuve d'un traitement redoutable. Mais laissons cela, si vous voulez bien, nous ne sommes pas ici pour un bulletin de santé — public ou secret...

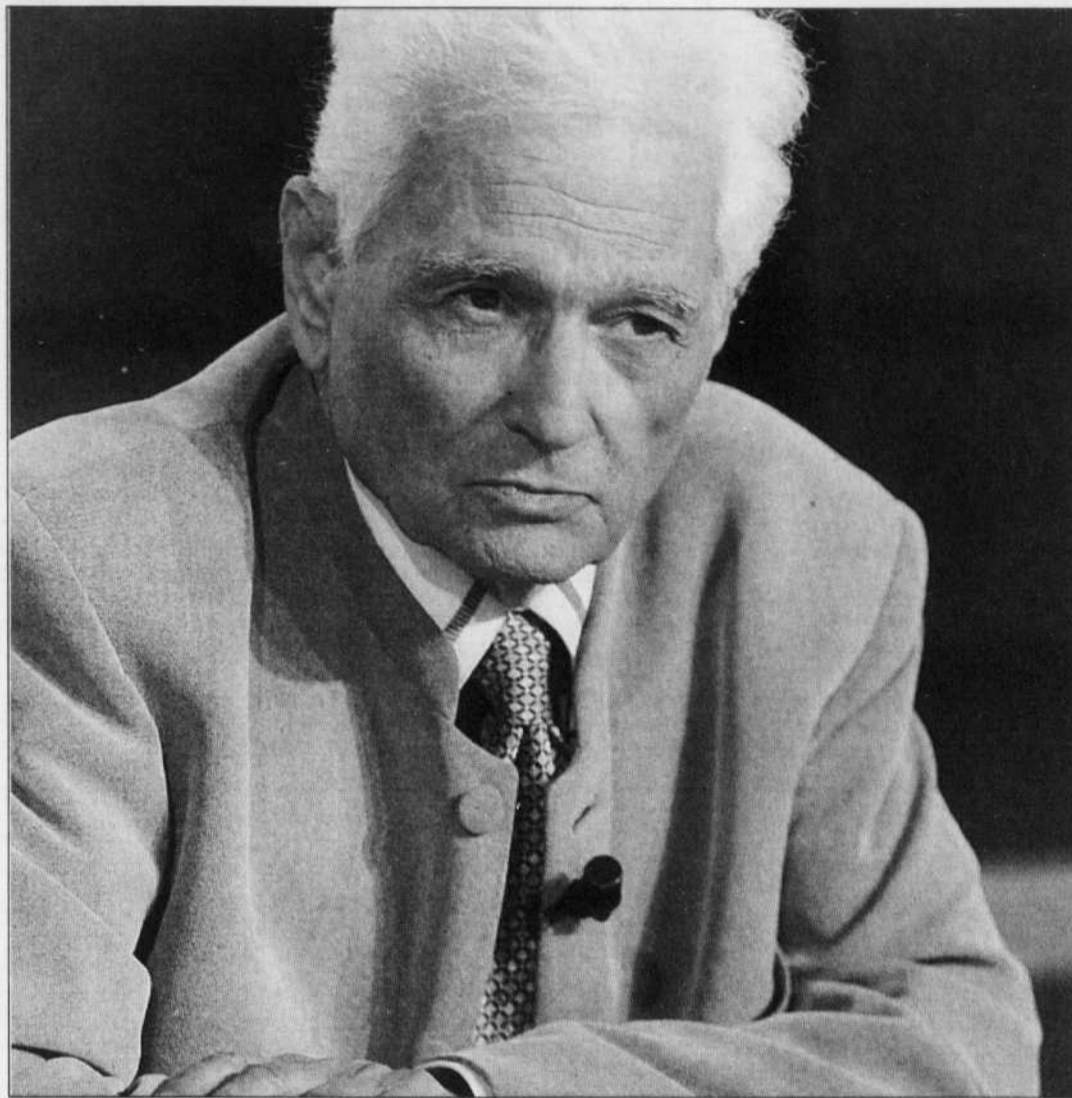
Soit. Au seuil de cet entretien, faisons donc plutôt retour sur *Spectres de Marx* (Galilée, 1993). Ouvrage crucial, livre-étape, tout entier consacré à la question d'une justice à venir, et qui s'ouvre par cet exorde énigmatique: « Quelqu'un, vous ou moi, s'avance et dit: "je voudrais apprendre à vivre enfin" ». Plus de dix ans après, où en êtes-vous aujourd'hui, quant à ce désir de « savoir vivre »?

Il est alors surtout question d'une « nouvelle Internationale », sous-titre et motif central du livre. Au-delà du « cosmopolitisme », au-delà du « citoyen du monde » comme d'un nouvel État-nation mondial, ce livre anticipe toutes les urgences « altermondialistes » auxquelles je crois et qui apparaissent mieux maintenant. Ce que j'appellais alors une « nouvelle Internationale » nous imposerait, disais-je en 1993, un grand nombre de mutations dans le droit international et dans les organisations qui régissent l'ordre du monde (FMI, OMC, G-8, etc., et surtout l'ONU, dont il faudrait au moins changer la Charte, la composition et d'abord le lieu de résidence — le plus loin possible de New York...).

Quant à la formule que vous citez (« apprendre à vivre enfin »), elle me vint une fois le livre terminé. Elle joue d'abord, mais sérieusement, avec son sens commun. Apprendre à vivre, c'est mûrir, éduquer aussi. Apostropher quelqu'un pour lui dire « je vais t'apprendre à vivre », cela signifie, parfois sur le ton de la menace, « je vais te former, voire te dresser ». Puis, et l'équivoque de ce jeu m'importe davantage, ce soupçon s'ouvre aussi à une interrogation plus difficile: vivre, cela peut-il s'apprendre? S'enseigner? Peut-on apprendre, par discipline ou par apprentissage, par expérience ou expérimentation, à accepter, mieux, à affirmer la vie? À travers tout le livre résonne cette inquiétude de l'héritage et de la mort. Elle tourmente aussi les parents et leurs enfants: quand deviendras-tu responsable? Comment répondras-tu enfin de ta vie et de ton nom?

Alors, bon, pour répondre, moi, sans plus de détour à votre question, non, je n'ai jamais appris à vivre. Mais alors, pas du tout! Apprendre à vivre, cela devrait signifier apprendre à mourir, à prendre en compte, pour l'accepter, la mortalité absolue (sans salut, ni résurrection ni rédemption) — ni pour soi ni pour l'autre. Depuis Platon, c'est la vieille injonction philosophique: philosopher, c'est apprendre à mourir.

Je crois à cette vérité sans m'y rendre. De moins en moins. Je n'ai pas appris à l'accepter, la mort. Nous sommes tous des survivants en sursis (et, du point de vue géopolitique de *Spectres de Marx*, l'insistance va surtout, dans un monde plus inégalitaire que jamais, vers les milliards de vivants — humains ou non — à qui est refusé, outre les



AGENCE FRANCE-PRESSE

Jacques Derrida: « Quand je viole la langue française, je le fais avec le respect raffiné de ce que je crois être une injonction de cette langue, dans sa vie, son évolution. »

élémentaires « droits de l'homme », qui datent de deux siècles et qui s'enrichissent sans cesse, d'abord le droit à une vie digne d'être vécue). Mais je reste inéducable quant à la sagesse du savoir-mourir. Je n'ai encore rien appris ou acquis à ce sujet. Le temps du sursis se rétrécit de façon accélérée. Pas seulement parce que je suis, avec d'autres, héritier

de tant de choses, bonnes ou terribles: de plus en plus souvent, la plupart des penseurs auxquels je me trouvais associé étant morts, on me traite de survivant, comme l'ultime représentant d'une « génération », celle, en gros, des années 1960; ce qui, sans être rigoureusement vrai, ne m'inspire pas seulement des objections mais des sentiments de révolte un peu mélancolique. Comme, de surcroît, certains problèmes de santé se font pressants, la question de la survie ou du sursis, qui m'a toujours hanté, littéralement, à chaque instant de ma vie, de façon concrète et inlassable, se colore autrement aujourd'hui. [...]

Vous avez inventé une forme, une écriture de la survivance, qui convient à cette impatience de la fidélité. Écriture de la promesse héritée, de la trace sauvegardée et de la responsabilité confiée.

Si j'avais inventé mon écriture, je l'aurais fait comme une révolution interminable. Dans chaque situation, il faut créer un mode d'exposition approprié, inventer la loi de l'événement singulier, tenir compte du destinataire supposé ou désiré; et, en même temps, prétendre que cette écriture déterminera le lecteur, lequel apprendra à lire (à « vivre ») cela, qu'il n'était pas habitué à recevoir d'ailleurs. On espère qu'il en renaîtra, autrement déterminé: par exemple, ces greffes sans confusion du poétique sur le philosophique, ou certaines manières d'utiliser des homonymes, de l'indécidable, des ruses de la langue — que beaucoup lisent dans la confusion pour en ignorer la nécessité proprement logique.

Chaque livre est une pédagogie destinée à former son lecteur. Les productions de masse qui inondent la presse et l'édition ne forment pas les lecteurs, elles supposent de façon fantasmagorique un lecteur déjà programmé. Si bien qu'elles finissent par formater ce destinataire médiocre qu'elles ont d'avance postulé. Or, par souci de fidélité, comme vous dites, au moment de laisser une trace, je ne peux que la rendre disponible pour quiconque: je ne peux même pas l'adresser singulièrement à quelqu'un.

Chaque fois, si fidèle qu'on veuille être, on est en train de trahir la singularité de l'autre à qui l'on s'adresse. A fortiori quand on écrit des livres d'une grande généralité: on ne sait pas à qui on parle, on invente et crée des silhouettes, mais au fond cela ne nous appartient plus. Orais ou écrits, tous ces

gestes nous quittent, ils se mettent à agir indépendamment de nous. Comme des machines, au mieux comme des marionnettes — je m'en explique mieux dans *Papier Machine* (Galilée, 2001). Au moment où je laisse (publier) « mon » livre (personne ne m'y oblige), je deviens, apparaissant-disparaissant, comme ce spectre inéducable qui

n'aura jamais appris à vivre. La trace que je laisse me signifie à la fois ma mort, à venir ou déjà advenue, et l'espérance qu'elle me survive. Ce n'est pas une ambition d'immortalité, c'est structurel. Je laisse là un bout de papier, je pars, je meurs: impossible de sortir de cette structure, elle est la forme constante de ma vie. Chaque fois que je laisse partir quelque chose, je vis ma mort dans l'écriture. Epreuve extrême: on s'exproprie sans savoir à qui proprement la chose qu'on laisse est confiée. Qui va hériter, et comment? Y aura-t-il même des héritiers? C'est une question qu'on peut se poser aujourd'hui plus que jamais. Elle m'occupe sans cesse.

Le temps de notre technoculture a radicalement changé à cet égard. Les gens de ma « génération », et a fortiori des plus anciennes, avaient été habitués à un certain rythme historique: on croyait savoir que telle œuvre pouvait ou non survivre, en fonction de ses qualités, pendant un, deux, voire, comme Platon, vingt-cinq siècles. Mais, aujourd'hui, l'accélération des modalités de l'archivage mais aussi l'usage et la destruction transforment la structure et la temporalité de l'héritage. Pour la pensée, la question de la survie prend désormais des formes absolument imprévisibles. [...]

Au cœur de cette espérance, il y a la langue, et d'abord la langue française. Quand on vous lit, on sent à chaque ligne l'intensité de votre passion pour elle. Dans *Le monolinguisme de l'autre* (Galilée, 1996), vous allez jusqu'à vous présenter, ironiquement, comme le « dernier défenseur et illustrateur de la langue française »...

Qui ne m'appartient pas, bien que ce soit la seule que « j'ai » à ma disposition (et encore!). L'expérience de la langue, bien sûr, est vitale. Mortelle, donc, rien d'original à cela. Les contingences ont fait de moi un juif français d'Algérie de la génération née avant la « guerre d'indépendance »: autant de singularités, même parmi les juifs et même parmi les juifs d'Algérie. J'ai participé à une transformation extraordinaire du judaïsme français d'Algérie: mes arrière-grands-parents étaient encore très proches des Arabes par la langue, les coutumes, etc. [...] A la fin du XIX^e siècle, la génération suivante s'est embourgeoisée: bien qu'elle se soit mariée presque clandestinement dans l'arrière-cour d'une mairie d'Alger à cause des pogroms (en pleine affaire Dreyfus), ma grand-mère élevait

déjà ses filles comme des bourgeoises parisiennes. [...] Puis ce fut la génération de mes parents: peu d'intellectuels, des commerçants surtout, modestes ou non, dont certains exploitaient déjà une situation coloniale en se faisant les représentants exclusifs de grandes marques métropolitaines. [...]

Puis ce fut ma génération (une majorité d'intellectuels: professions libérales, enseignement, médecine, droit, etc.). Et presque tout ce monde en France en 1962. Moi, ce fut plus tôt (1949). C'est avec moi, j'exagère à peine, que les mariages « mixtes » ont commencé. De façon quasi tragique, révolutionnaire, rare et risquée. Et de même que j'aime la vie, et ma vie, j'aime ce qui m'a constitué, et dont l'élément même est la langue, cette langue française qui est la seule langue qu'on m'a appris à cultiver, la seule aussi dont je puisse me dire plus ou moins responsable.

Voilà pourquoi il y a dans mon écriture une façon, je ne dirais pas perverse, mais un peu violente, de traiter cette langue. Par amour. L'amour en général passe par l'amour de la langue, qui n'est ni nationaliste ni conservateur, mais qui exige des preuves. Et des épreuves. On ne fait pas n'importe quoi avec la langue, elle nous préexiste, elle nous survit. Si l'on affecte la langue de quelque chose, il faut le faire de façon raffinée, en respectant dans l'irrespect sa loi secrète. C'est ça, la fidélité infidèle: quand je viole la langue française, je le fais avec le respect raffiné de ce que je crois être une injonction de cette langue, dans sa vie, son évolution. Je ne lis pas sans sourire, parfois avec mépris, ceux qui croient violer, sans amour, justement, l'orthographe ou la syntaxe « classiques » d'une langue française, avec de petits airs de puceau à éjaculation précoce, alors que la grande langue française, plus intouchable que jamais, les regarde faire en attendant le prochain. Je décris cette scène ridicule de façon un peu cruelle dans *La Carte postale* (Flammarion, 1980).

Laisser des traces dans l'histoire de la langue française, voilà ce qui m'intéresse. [...]

Le Monde

JACQUES DERRIDA, né en 1930 près d'Alger, a essentiellement enseigné à la Sorbonne, à l'École normale supérieure et à l'École des hautes études en sciences sociales. Il est aujourd'hui le philosophe français vivant le plus lu et le plus commenté à travers le monde. Il a notamment publié *De la grammatologie* (Minuit, 1967), *Schibboleth*, pour Paul Celan (*Galilée*, 1986), ou encore *Spectres de Marx* (*Galilée*, 1993). Tout son itinéraire de pensée peut être décrit comme un dialogue sans fin et sans concession avec la métaphysique occidentale, comme une inlassable « explication » avec cette tradition philosophique dont il n'a cessé de réinterroger les concepts. La « révolution » intellectuelle qui restera attachée à son nom s'appelle « déconstruction ». Ses ouvrages les plus récents sont publiés aux éditions Galilée.

McLuhan
était-il un génie?

Glenn Gould, John Lennon, Woody Allen et Timothy Leary étaient ses fans. Sa biographe, Judith Fitzgerald, poète et journaliste canadienne-anglaise, prétend qu'il « est à

l'heure de l'anthropologie culturelle ce que Sigmund Freud est à la psychanalyse ». Son aphorisme le plus célèbre, « le média est le message », continue de susciter moult travaux et réflexions spécialisés. Marshall McLuhan, en d'autres termes, fut une sorte de gourou et son œuvre, souvent obs-

cure, reste controversée. L'homme, auteur de *La Galaxie Gutenberg* et de *Pour comprendre les médias*, était-il vraiment un génie ou plutôt un génial plaisantin intellectuel?

Le théoricien canadien des communications, reconnaît Fitzgerald, se complaisait, il est vrai, dans les facettes, mais son génie ne ferait pas de doute. La biographe raconte, dans *Marshall McLuhan - Un visionnaire*, la vie de son héros obsédé par sa propre valeur intellectuelle, mais elle présente surtout, dans la mesure du possible, les idées qui ont fait sa réputation.

Formé à l'école de la nouvelle critique anglaise, qui entretient « la conviction que l'auteur d'une œuvre est moins important que sa création » et qui affirme, par exemple, que « ce n'est pas ce qu'un poème "dit" [son contenu ou son message] qui compte vraiment, mais plutôt comment il le dit ou le "présente", c'est-à-dire l'effet qu'il produit sur le lecteur — qu'on peut également considérer comme la cause du poème, puisque celui-ci n'existe que lorsqu'il est lu », McLuhan transposera cette approche à la critique sociale et culturelle dans ses ouvrages les plus importants.

Un média, pour lui, c'est tout ce qui prolonge le corps ou le cerveau d'un humain, et « le message d'un média n'est pas le contenu qu'il fournit ni son usage ou à son auditoire, mais il existe plutôt dans son habileté à effectuer un changement ou à modifier une société ou une culture ». À l'heure où les nouveaux médias technologiques prolongent notre « système nerveux central lui-même » et abolissent ainsi l'espace et le temps en donnant naissance au village global planétaire, McLuhan affirme qu'il « souhaite simplement comprendre le pouvoir de ces formes nouvelles afin de leur échapper ». La distinction qu'il établit, par exemple, entre média froid (téléphone, télévision, parole), c'est-à-dire qui est à faible définition et qui exige la participation de l'utilisateur, et média chaud (radio, texte imprimé), c'est-à-dire qui est à haute définition et qui engendre le détachement, conserve, aujourd'hui encore, une forte valeur interprétative.

Un média, pour lui, c'est tout ce qui prolonge le corps ou le cerveau d'un humain, et « le message d'un média n'est pas le contenu qu'il fournit ni son usage ou à son auditoire, mais il existe plutôt dans son habileté à effectuer un changement ou à modifier une société ou une culture ».

Fitzgerald rappelle, en les justifiant, les explications du théoricien: « McLuhan se défend en affirmant que ses "collages" constituent la seule forme apte à traduire pleinement le chaos, la complexité et les contradictions de la vie contemporaine. La décomposition entraîne inévitablement une percée, qui entraîne à son tour une plus grande compréhension et l'art d'une communication significative ». Est-ce cela que l'on appelle combattre le feu par le feu? Le monde se décompose, alors décomposons le langage afin de le comprendre pour mieux le reconstruire? On hésite, encore une fois, entre le génie, qui en impose en nous échappant, et l'opportunisme intellectuel, fréquent à l'époque, qui singe avec complaisance, en y ajoutant une couche d'obscurité, les pires travers de ce qu'il dénonce. En fait, et ce n'est pas là un compliment que je formule, c'est moins à Freud qu'à Lacan que McLuhan se compare.

En 1967, le célèbre gourou subira d'opération neurochirurgicale la plus longue de l'histoire médicale américaine » visant à lui enlever une tumeur potentiellement mortelle. Il en souffrira jusqu'à sa mort, en 1980. Pour Judith Fitzgerald et plusieurs autres, un visionnaire — ce mot ambigu convient bien au personnage — s'est éteint ce jour-là.

Conservateur et bizarre

Protestant converti au catholicisme, McLuhan, c'est moins connu, était un homme profondément conservateur et passablement bizarre. Il s'opposait, par exemple, « au contrôle des naissances, au droit à l'avortement, à la pornographie, au féminisme, à l'homosexualité, à l'éducation sexuelle, à l'immigration des personnes de couleur, aux sociétés franc-maçonnes secrètes, au marxisme, au communisme et au concile Vatican II » et il affirmait que ses travaux sur les nouveaux médias devaient mener à la lutte en faveur des « valeurs traditionnelles de la littérature et de la civilisation occidentales ».

Attaché au thomisme, il était, par ailleurs, fasciné par la numérologie, et son ami de passage, le freak Ti-

mothy Leary, disait de lui qu'il n'avait « pas besoin de prendre du LSD, car la forme "yogique" de son art, la parole, le fait déjà planer ». Méchant mélange, comme on dit. Son œuvre, d'ailleurs, entretient cette confusion entre un conservatisme de contenu, parfois de bon aloi, et un avant-gardisme de forme. Après s'être ouvertement prononcé contre le capitalisme, le commercialisme, l'industrialisme et l'automatisme mécanique, McLuhan avait choisi d'abandonner le « moralisme critique » au profit de « la posture de l'observateur détaché ».

Sur le plan formel, cependant, son œuvre méprise souvent les canons traditionnels de l'argumentation logique, multiplie les formules à l'emporte-pièce sans craindre les contradictions et s'amuse à dérouter par des aphorismes (« La langue maternelle est de la propagande », « La communication, c'est ce que des gens qui n'ont rien à dire racontent à des gens qui ne les écoutent pas ») dont on ignore s'ils relèvent de la boutade ou de l'hypothèse sérieuse.

Fitzgerald rappelle, en les justifiant, les explications du théoricien: « McLuhan se défend en affirmant que ses "collages" constituent la seule forme apte à traduire pleinement le chaos, la complexité et les contradictions de la vie contemporaine. La décomposition entraîne inévitablement une percée, qui entraîne à son tour une plus grande compréhension et l'art d'une communication significative ». Est-ce cela que l'on appelle combattre le feu par le feu? Le monde se décompose, alors décomposons le langage afin de le comprendre pour mieux le reconstruire? On hésite, encore une fois, entre le génie, qui en impose en nous échappant, et l'opportunisme intellectuel, fréquent à l'époque, qui singe avec complaisance, en y ajoutant une couche d'obscurité, les pires travers de ce qu'il dénonce. En fait, et ce n'est pas là un compliment que je formule, c'est moins à Freud qu'à Lacan que McLuhan se compare.

En 1967, le célèbre gourou subira d'opération neurochirurgicale la plus longue de l'histoire médicale américaine » visant à lui enlever une tumeur potentiellement mortelle. Il en souffrira jusqu'à sa mort, en 1980. Pour Judith Fitzgerald et plusieurs autres, un visionnaire — ce mot ambigu convient bien au personnage — s'est éteint ce jour-là.

En 1967, le célèbre gourou subira d'opération neurochirurgicale la plus longue de l'histoire médicale américaine » visant à lui enlever une tumeur potentiellement mortelle. Il en souffrira jusqu'à sa mort, en 1980. Pour Judith Fitzgerald et plusieurs autres, un visionnaire — ce mot ambigu convient bien au personnage — s'est éteint ce jour-là.

louiscornellier@parroinfo.net

MARSHALL McLUHAN

UN VISIONNAIRE

Judith Fitzgerald

Traduit de l'anglais

par Hélène Rioux

XYZ

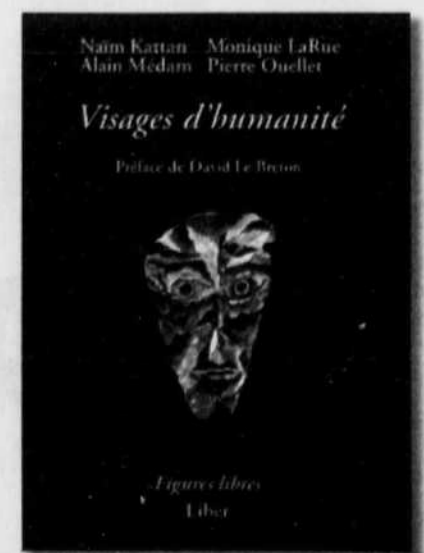
Montréal, 2004, 224 pages

Liber
« Figures libres »

Visages d'humanité

Naïm Kattan Monique LaRue
Alain Médam Pierre Ouellet

Préface de David Le Breton



104 pages, 18 dollars

BLOC-NOTES

Les rideaux arrachés du FFM

Une scène de film vient me hanter ces temps-ci, sorte de mouche collante, de retour qu'on ne peut pas se débarrasser. La scène en question est tirée de *Zorba le Grec*, de Michel Cacoyannis. Sur mon écran intérieur, je revois Bououlina, l'ancienne maîtresse de Zorba, sur son lit de mort. Elle est à l'agonie, mais les voisines n'attendent pas que le corps soit froid avant de le dépouiller. Ces dames font main basse sur les robes, arrachent les rideaux, vident la maison, sans même se cacher de la légitime propriétaire qui respire encore.

Si la scène en question ne s'est pas déroulée tout à fait comme ça, tant pis! On a bien le droit, après tout, de se faire son propre cinéma lorsqu'on n'a pas vu un film depuis longtemps.

Mais pourquoi donc est-ce que je ressuscite *Zorba le Grec*, tout à coup? Parce que la patrie d'Homère a repris du galon avec les couronnes de laurier des Olympiques? Parce que le FFM a rendu hommage cette semaine au cinéaste Angelopoulos? Parce que j'ai trop mangé de souvlakis entre deux films? Mais non. Vous n'y êtes pas.

C'est Serge Losique qui me fait penser à Bououlina. Le festival roule, alors son président doit faire bonne figure sous sa casquette, autant que faire se peut. Pendant ce temps-là, à pleins corridors de l'hôtel Hyatt, dans les toilettes de l'Impérial, au Café crème sur Sainte-Catherine, on n'entend parler que de sa succession.

Une pelletée de terre par ci, une autre par là. Chacun l'inhume à sa manière. Les rumeurs courent et s'égarent, les dauphins éventuels lui tirent en douce le tapis de sous le pied.

Il y a bien Alain Simard, de l'équipe Spectra, pour se sentir mal à l'aise devant pareille agitation autour du lit d'agonie. Quand on l'interroge sur ses velléités de prendre le relais de Losique avec Daniel Langlois (et Roger Frappier à la présidence), il se tortille, proteste: «Non, non. Pas question de jouer les va-tout et les fossoyeurs. Au moins attendez l'après-festival avant de faire enquête.»



Odile Tremblay

Au nom de la bienséance et du timing, il a raison d'ailleurs. N'empêche... On verra sans doute Spectra sortir ses vraies cartes après la clôture du FFM. De fait, l'élégance n'a pas trop la cote ces jours-ci. Le cheval de la succession s'est emballé. Faut dire que le temps presse.

Pensez donc! Dès le 9 ou le 10 septembre, trois ou quatre jours après la clôture du FFM. Eh oui! Dans la même semaine que le dévoilement du palmarès, la SODEC et Téléfilm rendront public leur cahier des charges, en invitant les organismes à soumettre des projets de succession au Festival des films du monde. Ne parlons plus de délais. Le sablier s'écoule. Ses derniers grains viennent de passer le goulot d'étranglement.

Restent à Serge Losique, qui attendait la fin du FFM avant de réagir à l'accablant rapport de SECOR, trois ou quatre jours pour tenter, si le cœur lui en dit, une poursuite contre les fonctionnaires de la SODEC et de Téléfilm, qui le poussent vers la sortie. Les mises en demeure, il connaît. Arme familière dont la lame est usée.

Au plan juridique, si j'ai bien compris, le président du FFM ne reconnaît aucun droit aux institutions de lancer ainsi les appels d'offre pour un festival. Tel ne serait pas leur rôle. Il a peut-être raison en plus. Peu importe, aujourd'hui. Arrive un temps où le roi lion est trop vieux, trop affaibli, où des rivaux plus fringants le mordent. Arrive un temps où il faut sauver

les institutions contre l'entêtement de leurs propres chefs. Cruelle est la jungle... alors l'élégance...

Mais peut-être l'entourage de Serge Losique parviendra-t-il d'ici là à le convaincre de passer la main, de trouver des associés, en acceptant un poste de président d'honneur. Histoire de sauver la face et les meubles, mieux que la Bououlina du film. C'est la grâce qu'on lui souhaite.

Pas facile de laisser aller un organisme qu'on a mis au monde, nourri, regardé pousser, mais à s'entêter trop longtemps, on rate sa sortie. Tout vire en mauvaise eau de boudin quand les patrons d'empire ne partent pas à temps. Il aurait dû lâcher le gouvernail il y a dix ans, ce capitaine-là, ou donner les coups de barre qui s'imposaient. Maintenant, la roue a tourné.

Le monde du cinéma s'est transformé, la mosaïque des festivals a changé de motif depuis 28 ans. Un directeur doit attirer à lui les enfants des nouvelles technologies, se repositionner sur la carte des rendez-vous mondiaux, couper Toronto par la droite et Venise par la gauche. S'imposer vite car Montréal a perdu trop de terrain. Ça prendra des équipes rodées au poil, connectées aux bons filons, en éveil.

L'organisation de Spectra baigne dans l'huile, Daniel Langlois est assis sur sa réputation, sur un festival de cinéma et une infrastructure de salles. Il a intégré à son équipe une ancienne directrice du bureau parisien de Téléfilm débarquant avec ses propres contacts. Le producteur Roger Frappier a un nom à l'échelle internationale. Ces éléments réunis ressemblent fort à une combinaison gagnante, mais...

Si les institutions — craignant que Spectra, déjà riche et puissant, ne devienne un méga-empire trop redoutable en avalant le FFM — préfèrent une solution moins radicale: garder en place la structure du Festival des films du monde, par exemple, avec de nouveaux joueurs aux tables de direction...

Et c'est reparti... Oui, le milieu jongle avec les scénarios de succession dans les coulisses du FFM. Les voisins de Bououlina arrachent les rideaux avant



Le patron du FFM, Serge Losique, présentant l'affiche de l'édition 2004 du festival.

leur tombée. Rien de très reluisant dans ce tableau-là, mais la scène en dit long, ça oui. Elle dit pionniers et fondateurs d'institutions, sachez vous retirer à temps avec un joli coup de chapeau. Sinon, des témoins se feront leur cinéma en vous *castant* dans le rôle pathétique de Bououlina, quand vous auriez préféré cent fois jouer les Zorba.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Les opéras de la rentrée

PETER GRIMES

Glenn Winslade (Peter Grimes), Janice Watson (Ellen Orford), Anthony Michaels-Moore (Balstrode), etc., Chœur et Orchestre symphonique de Londres, direction: Colin Davis. LSO 3 CD LSO 0054 (distribution SRD).

Colin Davis revient à *Peter Grimes*, de Britten, un opéra qu'il avait déjà enregistré avec Jon Vickers, pour Philips. Il le fait cette fois dans le cadre de l'édition lancée par l'Orchestre symphonique de Londres, pour proposer aux mélomanes des œuvres du grand répertoire à petit prix. L'avantage économique aurait été plus grand si l'on avait logé cette intégrale en 2 CD comme ses concurrents.

L'écoute de ce nouveau *Peter Grimes* laisse une sensation d'inachevé, et c'est bien dommage pour la lecture orchestrale incendiaire de Colin Davis, qui livre là l'un de ses plus grands enregistrements. La manière dont l'orchestre va sans cesse de l'avant, avec un appui puissant sur les graves (cf. le rôle lancinant de la grosse caisse), est admirable. Toutes les scènes d'ensemble sont anthologiques (écoutez la fin de l'acte 1), de même que les interludes. Orchestre et chœur sont à leur meilleur face à une distribution dominée par le Balstrode d'Anthony Michaels-Moore et l'Ellen de Janice Watson.

Hélas, Glenn Winslade ne fait, vocalement, pas le poids en Peter Grimes, dont il cerne pourtant bien les contours psychologiques. Un enregistrement de studio (il s'agit ici de concerts) aurait sans doute permis de donner artificiellement un peu plus d'impact et de présence à la voix, mais, en l'état, le ténor anglais est trop souvent débordé. Peut-on enregistrer *Peter Grimes* sans un titulaire marquant dans le rôle-titre, après Pears, Vickers et Langridge? Non, hélas. Cette parution n'est donc au mieux qu'une version de complément pour ceux qui ont déjà dans leur discothèque l'enregistrement de Britten, de Hickox ou le premier signé par Colin Davis.

Christophe Huss



LE COMTE ORY

Juan Diego Florez (le comte Ory); Alastair Miles (le gouverneur); Marie-Ange Todorovitch (Isolier); Bruno Praticò (Raimbaud); Stefania Bonfadelli (la comtesse Adèle de Formoutiers); etc., Chœur de chambre de Prague; Orchestre du Théâtre communal de Bologne, direction: Jesús López-Cobos. Deutsche Grammophon 2 CD 477 5020

Quelle absolute ironie de la situation: les deux premiers opéras de la saison discographique 2004-



2005 souffrent de problèmes exactement opposés. Alors que le *Peter Grimes* de l'édition LSO est une somptueuse performance à laquelle il manque un titulaire convaincant dans le rôle-titre, *Le Comte Ory*, de Rossini, également enregistré en public, cette fois au festival Rossini de Pesaro, est une représentation fadasse illuminée par un ténor miraculeux.

Créé à Paris en 1828, *Le Comte Ory*, un opéra en français qui emprunte sa matière musicale au *Voyage à Reims*, *drama giocoso* en un acte, n'en est pas à son premier enregistrement. On connaît notamment la version de Gardiner chez Philips, avec John Aller et Sumi Jo. Celle-ci étant imparfaite, on attendait une révélation ici. Hélas, il n'en est rien, notamment en raison de la direction pesante et ennuyeuse de Jesús López-Cobos, qui, en outre, n'a absolument pas trouvé les couleurs orchestrales de cette partition, opacifiée sous sa baguette, alors que tout, dans la griffé française de l'ouvrage, appelle la clarté. Hors sujet stylistique aussi pour Alastair Miles, pe-

sant et très approximatif. Marie-Ange Todorovitch semble s'ennuyer en Isolier et les comparaisons ne sont en rien marquantes, ce qui étonne de la part d'une distribution concoctée par le Festival de Pesaro, La Mecque du culte rossinien. Reste donc Juan Diego Florez, éclatant, mais presque trop, tant il écrase la distribution. On attendait le *nec plus ultra* en provenance de Pesaro. On aura juste eu «La Mecque moins ultra» dans un coffret à réserver aux seuls admirateurs de Florez.

C. H.

ROCK

THE CRICKETS AND THEIR BUDDIES

The Crickets Sovereign Artists (Fusion III)

Joli titre. Sympathique double sens. On peut entendre «buddies» dans le sens littéral de copains, mais aussi dans le sens d'«émules de Buddy Holly». Tout ça ne devient évident que si l'on sait que The Crickets était le groupe du grand rockeur disparu, formé de copains d'école de Lubbock, Texas. Il faut aussi savoir qu'après l'ultime vol du Beechcraft Bonanza qui emporta Buddy, le Big Bopper et Richie Valens en cette fatidique nuit de février 1959, les Crickets laissés sur terre persévèrent, non sans succès, et poursuivent à ce jour une carrière certes modeste mais du meilleur goût.

Aussi chic types que fortiches

musiciens, le contrebassiste Joe B. Mauldin, le batteur Jerry Allison et le guitariste Sonny Curtis ne se sont fait que des amis au fil des ans, et pas des moindres, de Paul McCartney à Brian Setzer, d'Albert Lee à Nanci Griffith. De fait, la plupart de ces «buddies» jouent sur ce remarquable disque, si rafraîchissant que c'en est étonnant, considérant qu'il s'agit de l'énième hommage des vieux frères d'armes aux chansons de «leur» Buddy.

Cette musique est sans âge, en déduisons-nous: quiconque s'y abreuve rajeunit. Il faut entendre le sexagénaire Phil Everly, avec fiston Jason, s'envoyer *Rave On* derrière la cravate comme s'il tentait d'étancher une soif de jeune homme. Eric Clapton redécouvrant et traitant aux petits soins l'obscur *Someone, Someone*, l'extraordinaire *finger-picker* Albert Lee rééditant chaque note des solos si extraordinairement mélodiques de Buddy, le regretté Waylon Jennings (qui céda *in extremis* sa place à Buddy dans l'avion...) se rachetant une fois de plus en perpétuant *Well... All Right*, Graham Nash retrouvant la raison d'être de son premier groupe — The Hollies! — à travers sa reprise enjouée de *Think It Over*, le mésestimé Bobby Vee s'offrant un festival de guitares acoustiques dans *Blue Days, Black Nights*, chacun trouve ici en compagnie des Crickets du bon temps et du bon temps.

En entrevue au *Devoir* plus tôt cette semaine à l'occasion d'un spectacle au Métropolis, le même

Bobby Vee tentait d'expliquer ce besoin récurrent de jouer du Buddy avec les Crickets: «C'est l'absence totale de prétention. Pour Blue Days, on était sur le porche chez Jerry [Allison] et on s'est mis à

gratter nos guitares pour le plaisir, et c'était si bon qu'on a sorti les micros et enregistré là, avec les vaches.» Prêtez l'oreille: elles meuglent de bonheur.

Sylvain Cormier

Librairie **Renaud-Bray** www.renaud-bray.com

Les 2 GRANDS de la CHANSON FRANÇAISE enfin sur DVD

BECAUD
OLYMPIA
Gilbert Becaud 25,99 \$
Paris Olympia

AZNAVOUR
Charles Aznavour 22,99 \$
Palais des Congrès 97/98

Carrefour du Nord - Centre Fairview - Promenades de l'Oratoire - 6825, boul. Taschereau - Promenades Drummondville

DEPUIS 80 ANS...

LA RADIO PARLÉE LA PLUS ÉCOUTÉE À MONTRÉAL ET ÇA CONTINUE...



MICHEL GAMACHE MYRIAM WOJCIK JUSTIN TRUDEAU PIÈRE DUHAMEL PIÈRE TRUDEL NORMAND LESTER MARIO LANGLOIS ANIMATEUR MICHEL VASTEL JOSÉE LEGAULT YVES BOISVERT ALEX D'ARAGON PIERRE LACASSE RICHARD DESMARAIS RÉJEAN TREMBLAY MICHEL BEAUDRY

NOUVELLES CULTURE MONDIAL ÉCONOMIE SPORTS MONDIAL LE TRIO DE L'ACTUALITÉ MÉTÉO CIRCULATION JUSTICE SPORTS HUMOUR

MARIO LANGLOIS ET SON ÉQUIPE DÈS 5H30 LE MATIN

NE MANQUEZ PAS LA CAPSULE D'HUMOUR DE MICHEL BEAUDRY À 7H33

CKAC 730